

Alain À Gabrielle

1934

# 30 janvier 1934

NAF 14234/276 (481)

Lettre pour Gabrielle et pour miss H. Stebbins



Je remercie bien affectueusement notre fidèle amie H. Stebbins. Cette nouvelle que j’ai eue par le câble du 27 m’a remué douloureusement. Mais la meilleure preuve d’affection est de tenir ferme. Je compte que j’aurai d’autres nouvelles soit par Mlle Jeanne Walle (75 rue du Cherche-Midi Paris VI) soit directement. Je ne sais pas si Gabrielle est en état de lire, c’est pourquoi j’écris pour les deux. J’espère de toutes mes forces une prompte guérison ; il me semble que la période critique sera passée largement quand vous recevrez cette lettre. J’étais sans nouvelles depuis au moins une quinzaine, et j’avais aussi des soucis de médecine. Car les médecins ne me laissent point tranquille. Il a fallu prise de sang en vue du dosage d’urée. J’ai résisté longtemps ; je savais que c’était inutile. Et en effet 0,45 c’est très satisfaisant. Mondor disait qu’à 0,50 je pourrais rire. (Lui-même a été très malade et l’est encore assez). Enfin tout cela a fait, avec l’inquiétude, un peu d’humeur ; mais l’état s’améliore et la confiance aussi. L’équilibre (après épreuve méthodique) est bon, et le médecin conseille d’oser. En somme cela va lentement mais très régulièrement. Artères, cœur, tension, tout est bon ; et c’est purement local. J’insiste là-dessus afin que Gabrielle soit rassurée au moins sur ma maladie. Mais qu’elle me fasse donner de ses nouvelles aussi !

Il y a eu de grandes tempêtes entre nous, et surtout des hasards contraires et bien douloureux. La dernière lettre de Jeanne contenait des paroles bien précieuses sur ce qui est sera plus fort que tout. Je renvoie les mêmes paroles. Gabrielle sait que je n’ai rien du tout à lui pardonner, bien au contraire. Et elle ne doit pas m’attribuer des torts qui sont dus à un événement malheureux et invraisemblable. Je demande pardon de tout ce qui peut m’être reproché, en invoquant l’affolement d’une maladie vraiment terrible quand on n’y est pas accoutumé. Maintenant je me guéris de la peur, évitant seulement la fatigue. Et j’espère rentrer à Paris dans une semaine ou deux. Le plus tôt serait le mieux pour mon impatience, car j’aurais les nouvelles plus vite. Et pour finir je dis que nous sommes des machines fragiles et de peu de durée, mais que les souvenirs sont beaux et purs comme ils furent toujours et la profonde tendresse toujours la même. A. et D. envoient (Alain et Dick) leur baiser fraternel à la tête douloureuse. Et mes solides amitiés à notre Harriett Stebbins.

ALAIN

# 14 avril 1934

NAF 14234/277 (482)

Le 14 avril 1934.

Chère mademoiselle Jeanne. J’ai reçu votre lettre, et suis bien triste en pensant à cette maladie de Mlle, qui n’en finit pas. Je désire qu’elle ait de mes nouvelles. Présentement je puis travailler à un livre sur Stendhal, seulement gêné par de violents rhumatismes. Je puis circuler un peu, mais je n’ai jamais beaucoup de sécurité, et la fatigue vient vite, surtout dans le mouvement de Paris. Je n’ai jamais fumé depuis novembre, et je n’ai [pas] non plus eu de crise grave. J’enverrais bien ces nouvelles directement aux adresses que vous m’indiquez ; mais dans la dernière lettre, déjà ancienne, Mlle ne m’indiquait pas d’adresse et ne demandait pas réponse. Je ne puis guère lui être utile maintenant, étant réduit de plus de moitié, et devant m’attendre encore à des réductions, et sans espoir de pouvoir faire des conférences etc. Mais j’espère avoir toujours un ou deux billets en cas de besoin. C’est peu ; mais cela peut être utile, et je le dis à vous, parce que elle, dans son idée, elle ne veut rien de moi, elle a rompu, elle a peut-être raison… Tout cela est bien triste. Je vous envoie l’expression de mes meilleurs sentiments.

E. Chartier

# 20 avril 1934

NAF 14234/379 (486)

Le 20 avril 1934. Rue de Rennes.

Ma pauvre chérie, qu’il y a de temps que je n’ai écrit cette adresse. Je ne suis plus bon à grand-chose. Je fais le malin afin d’être ici seul de temps en temps ; mais au fond cela est toujours un peu chancelant. Je me tiens le plus possible ; j’écris régulièrement, par petits morceaux, surtout des articles, tantôt un *Stendhal*; mais les entretiens, même à 3 ou 4, me sont impossibles. Je vois que tu n’es guère mieux. Avec quel bonheur je pense à ta fidèle amie Stebbins ! J’espère que grâce à elle tu vas trouver quelque travail. Je ne suis pas comme Jeanne, je ne te conseille pas de revenir ; car tout s’effondre petit à petit ; et au lieu de satisfactions tu aurais la misère universelle. Personnellement cela ne me gêne pas beaucoup. Mais les rêves sont maintenant à l’eau. Ne me plains pas ; j’ai eu mon compte. Mais toi ! Je n’ose même pas penser à toutes ces mauvaises chances, et que ‘en sois la cause, même involontaire. Tout a mal tourné et la faute à qui ? À l’un et à l’autre. Quand je pense à ce départ, déjà si lointain. Les forces économiques devaient nous dominer et changer nos destins. Les rêves restent beaux ; mais il n’en est plus rien. J’ajoute que je suis presque perclus de douleurs. Mais cela je l’ai vu plus d’une fois et j’espère le surmonter quand le froid du printemps sera fini. Il n’a pas été question d’aller à la mer. Ma sœur ne va plus dans le Midi ; elle passe l’hiver à Paris et je la vois toutes les semaines. Et encore elle se porte bien. Tous les fonctionnaires et pensionnés gémissent à leur tour. Moi je prends de l’aspirine et je cherche la solitude, mais sans avoir la consolation de fumer une pipe ; car le tabac est défendu absolument.

Quand je rêve à tout cela je pense sérieusement qu’enfin une jeunesse est finie et que j’aurais bien mieux fait de tourner de l’œil sérieusement. Mais ce n’était pas pour de vrai ! À ton tour reprends courage. Le temps est difficile à traverser. Et moi je n’ai plus guère de ressource en moi. Il faut que je m’y résigne. Tu vois que je ne suis bon à rien. Si ! À penser heureusement aux belles heures. Cela, j’en suis toujours capable ; en ce sens je suis bien ton même Dick à toi. Fidèle sentiment,

ALAIN

# 16 mai 1934

NAF 14234/280 (488)

Le 16 mai 1934.

Chérie j’ai deux lettres (*Berengaria* et *BRemen*). Par la seconde je sais que tu as reçu ma lettre. Je pense souvent à toi, mais il y a des choses auxquelles je m’interdis de penser ; c’est trop triste. Je n’ai rien fait jamais contre toi. Un hasard malheureux est seul coupable, et à ce moment-là je n’étais pas en état de réfléchir. Cette maladie j’évite aussi d’y penser ; c’était assez effrayant. Maintenant je n’ai plus à me plaindre (quelquefois) que d’un vertige constant et modéré, qui se guérit par le repos. Mais les trois crises, tu n’en as aucune idée. Je vois que tu n’as pas été épargnée non plus. J’ai beaucoup pensé aux anciennes lettres et aux poèmes. Non, je ne renie rien. Mais maintenant je me sens un peu détaché de cette existence violente. Je me rétablis lentement, mais une conversation me fatigue bien vite. Quant aux douleurs, par ce temps frais que nous avons, elles sont très vives, surtout aux mains présentement. Je me bourre d’aspirine. Et je ne fume pas (quoique l’envie soit plus forte que jamais). C’est dire si je crains l’attaque de ce mal, qu’on nomme : Spasme des vaisseaux rétiniens et labyrinthiques.

Oui je t’enverrai *Les dieux*; mais la parution en est encore retardée par le service commercial.

La mer me plaira ; mais pour le moment je me borne à espérer Le Pouldu. Quand ? IL faut un temps chaud. Oui je peindrai.

Je n’écris pas long ; cela me fatigue ; mais je promets de t’écrire souvent. Je prends ta tête dorée sur mon épaule… Ne rien dire et ne rien penser que cela ; car dans le malheur, aussi bien toi que moi, on déforme tout et on est parfaitement injuste.

Ton ALAIN et ton Dick

Je suis content. Il n’y a pas de doute. Je te reverrai toujours pareille et moi aussi… Laissons courir.

# 11 juin 1934

NAF 14234/282 (490)

Lundi 11 juin 1934

Ma chérie, j’ai eu ta grande lettre, et je trouve que tu es tellement mignonne pour moi. J’ai grimpé péniblement les trois étages, mais enfin je suis chez moi. La main droite est assez douloureuse et les genoux sont très paresseux. Tout cela c’est un mélange d’ennui et de chagrin. La cheminée m’a assommé aussi. Bien sûr je pense à fumer une pipe avec ma petite serrée contre moi. Toujours est-il qu’en désirant fumer une pipe, je suis resté absolument sans fumer depuis novembre. De même la musique est oubliée. C’est cette résignation qui est mon grand mal. Je ne réagis guère. Et en ce moment la résignation est dans les genoux. J’appelais cela autrefois avoir l’estomac blanc. (Vas-tu rire ?) Moi je te souris. Mais il faut que j’abrège car c’est comme si je labourais. Oui je t’enverrai mes livres ; un peu de patience seulement, et un peu de bleu de beau temps dans tes yeux que je baise tendrement.

Ton ALAIN et ton Dick

Morgat ! Oui ! Mais en ce moment il ne peut être question de bouger.

# 19 juin 1934

NAF 14234/284 (492)

Le mardi 19 juin 1934.

Ma chérie. Si tu me voyais monter mes trois étages tu saurais ce que c’est qu’une mécanique rouillée. LE temps chaud n’y fait rien. Et les deux poignets sont comme brisés. J’écris encore par petits bouts.

Si je n’expédie pas livres et revues, explique cela par la difficulté des mouvements. Descendre d’un taxi est un problème. Quelle est la part du malheur et de l’ennui là-dedans, je ne sais.

Je viens de lire, aujourd’hui mardi, hier je ne pouvais pas bouger, ta lettre si triste dont les lignes descendent. C’est un amer poison pour ton ami. Mais j’aime mieux cela que pas de nouvelles. Et je souhaite que tu puisses continuer ce métier que tu fais si bien et qui est si difficile.

Je t’explique le Comité Antifasciste. Ils ont voulu mon nom. Je ne pouvais et ne puis encore figurer dans cette lutte passionnante. DU moins je puis revoir leurs brochures, en écrire moi-même ; et sans paraître aux réunions j’ai dû tellement écrire que depuis une quinzaine mon *Stendhal* était oublié. Je l’ai repris brillamment hier. Ce n’est pas l’énergie qui manque, mais plutôt ce sont les jambes, qui sont maintenant plutôt faibles que douloureuses. Il n’y a plus de vertige, mais presque l’impotence. SI tu reçois toujours les *Libres Propos* tu dois bien voir que les idées n’ont pas changé.

Quand tu recevras des livres cela voudra dire que je me remue un peu mieux. Tristement mais tendrement je prends ta chère tête et je la baise sur les yeux…

Ton ALAIN et ton Dick

# 17 juillet 1934

NAF 14234/286 (494)

17 juillet [1934]

Enfin rue de Rennes, ma chérie. J’y trouve deux bonnes lettres. Permets que j’y réponde en quelques lignes, car les poignets sont encore bien douloureux. Mais les jambes vont mieux ; et le médecin se dit assuré de m’avoir guéri à la fin du mois ! Mondor opine pour une saison à Bourbonne ou à Vichy (car c’est le foie qui est cause, disent-ils. Non qu’il soit malade. Mais fonction ralentie etc.).

Fini Stendhal. Je songe à un *Balzac*. J’écris lentement et par petits bouts, mais souvent illisiblement. Sur le moral j’ai à dire à peu près la même chose que toi. Il y a des choses auxquelles je ne puis penser ; c’est trop dûr. J’arrive à oublier et je te souhaite de faire de même.

Ton livre est retardé à cause des petites démarches que je suis obligé de faire moi-même. Et les poignets sont tellement douloureux depuis tant de jours. Mais en cela même j’éprouve du mieux et je crois à la guérison (en ce sens-là). Quant à nos malheurs oublions et nous serons encore bien heureux de nous revoir quand la chance y sera. Tu dis que tu as 120 ans. Alors moi j’ai bien 200 ans et des cheveux trop longs.

Irai-je en Bretagne ou aux eaux ? Je ne sais. Un tendre baiser à tes beaux yeux. Je te connais, je te crois et cette pensée me rajeunit peut-être à 120 ans. Je serre ta tête chérie sur mon cœur.

Ton ALAIN et ton Dick

# 1er août 1934

NAF 14234/288 (496)

Paissy le 1er août 1934

Chérie tu peux voir à l’écriture que les poignets vont mieux (à condition d’interrompre de temps en temps). Je viens de descendre l’escalier sans tenir la rampe. Non sans peine. Je me suis bien cru condamné à la petite voiture ; mais j’ai trouvé un médecin un peu sorcier ; je viens de terminer in traitement de massages du foie qui a duré un mois et qui reprendra en octobre. La mer est recommandée. On mange ce qu’on veut. Peu de vin et pas d’alcool. Quant au tabac j’avais projeté d’y revenir, mais une certaine peur des attaques de vertige m’arrête. Tout çà c’est l’avertissement du Temps. Mais le sorcier se fait fort de me rendre allègre encore pour 15 ou 20 ans. Çà va bien ! Je n’en espère pas tant. Quand je pourrai retrouver ma vie indépendante dans mon vieux logement bien poussiéreux, je serai assez content.

J’y suis passé lundi (avant-hier). Je n’ai pas de récentes nouvelles de toi. J’ai peur que la fameuse vague de chaleur ne t’ait éprouvée beaucoup. Je t’envoie en tout cas des nouvelles du Dick, qui ne sont pas mauvaises. J’ai payé cher (moins cher que toi) des années d’atroce anxiété. Qui était coupable ? Moi et toi. Toi et moi. Autant à dire pour la suite, et ce n’est pas la peine de discuter. Je t’ai envoyé *Les dieux* avec une dédicace bien peu travaillée. Mais j’avais déjà tardé. Et ces douleurs rendent paresseux. Je relisais tout à l’heure mon article sur *Bach* dans la *Revue Musicale* (que j’ai trouvée ici). Je croyais être dans un autre monde ! J’ai été séparé de tout ce que j’aimais ; j’ai longtemps souffert (t’en rends-tu compte ? mais les poèmes en rendent compte) et puis je me suis aperçu que l’opération était faite et même cicatrisée. On ne se rend pas compte de ces choses-là. On vit comme on peut. Et puis les maladies sont venues en arrière-garde. Et au total je ne vaux plus bien cher, mais le souvenir (surtout le meilleur) est indestructible. Les membres mis à part je me porte bien, et les médecins sont d’accord pour le dire. Et toi ? Je voudrais tant que sans te fatiguer tu reprennes goût à ton difficile métier. Dans le fait il te donne l’indépendance, puisqu’on a besoin de toi. Quant aux prospérités c’est fini pour tant de gens. Jusqu’à présent je ne manque pas d’argent, malgré les impôts et retranchements. Et je suis à Paissy. Ici naquirent les poèmes ; et en ce temps-là je n’aurais pas donné deux sous de la vie. Ce même lit où j’ai si peu dormi quelquefois… Maintenant je dors comme un animal. Ce n’est pas brillant. À toi à ta tête dorée une tendre caresse.

Ton ALAIN et ton Dick

# 16 août 1934

NAF 14234/290 (498)

Le Pouldu Finistère le 16 août 1934.

Chérie j’allais t’envoyer cette lettre de Levasseur et t’aviser que le chèque est versé à ton compte (j’ai le reçu) quand je reçois avec surprise ta lettre de Paris. Je n’étais pas brillant en juillet ; les choses allaient mal ; la promenade de malade était chaque jour plus courte. Mais mon médecin masseur m’a sauvé. Je me dis que tu ne sais rien de tout cela. Il y a au moins deux lettres et le volume des *Dieux* qui t’attendent à Marlborough Street. Ici donc, où je suis venu d’après le conseil du médecin (préférable, dit-il, à une ville d’eaux) je me rétablis très lentement, mais enfin selon ses prédictions (il compte finir en octobre. Il est parti lui-même en vacances en août). En somme les nouvelles sont bonnes. Si je me guéris convenablement je filerai vers Paris pour ne pas te manquer. En ce moment je puis tout juste couper ma viande. Il n’est pas encore question de peinture. Ta lettre est bien triste, et moi aussi. Mais la peur d’être impotent a été la plus forte de tout, et je ne suis qu’un imbécile de malade. Naturellement la tête marche, et j’écris, quoique lentement et par petits bouts. Donne-moi quelques renseignements sur ton séjour, ton élève etc. Pour le fond des choses, je n’ai pas quatre mots raisonnables à dire. J’ai gardé seulement une haine incroyable des pianistes, et presque du piano. Je t’ai écrit de Paissy, où j’ai ou aller (en boîtant) au commencement d’août. Et tu étais à Paris ! Mais ne regrette pas. Car j’ai trop de choses amères que je ne veux pas dire et surtout trop de regrets cuisants. Il est trop tard, et les misères de l’âge effacent beaucoup et simplifient. À toi bien tendrement, chère tête dorée.

Ton ALAIN et ton Dick

# 25 août 1934

NAF 14234/291 (501)

25 août 1934

Ma chérie, tu ne peux rien comprendre à nos malheurs si tu n’admets pas que la maladie de novembre fut soudaine et effrayante et que celle de juin (rhumatisme) alla presque jusqu’à me rendre impotent. Et si tu voyais la main enflée qui t’écrit…

Il n’y a point d’autre mystère que cela. Je suis venu au Pouldu sur le conseil du médecin masseur, qui m’a promis une lente amélioration, ce qui se produit en effet ; mais il n’y a pas longtemps que je puis ouvrir une porte (tourner le bouton).

Je fais ce que je peux, et ce n’est guère. Cette vie ne m’amuse point. Je sais l’inconvénient du Vésinet pour les douleurs. Mais on ne sait quel parti prendre ; j’ai voulu garder le 149 libre… Mais à quoi bon tant que je ne puis me déplacer seul.

Tout cela est plus que triste. On n’y peut rien. Tendresses mélancoliques de ton ALAIN et de ton Dick.

# 9 septembre 1934

NAF 14234/292 (502)

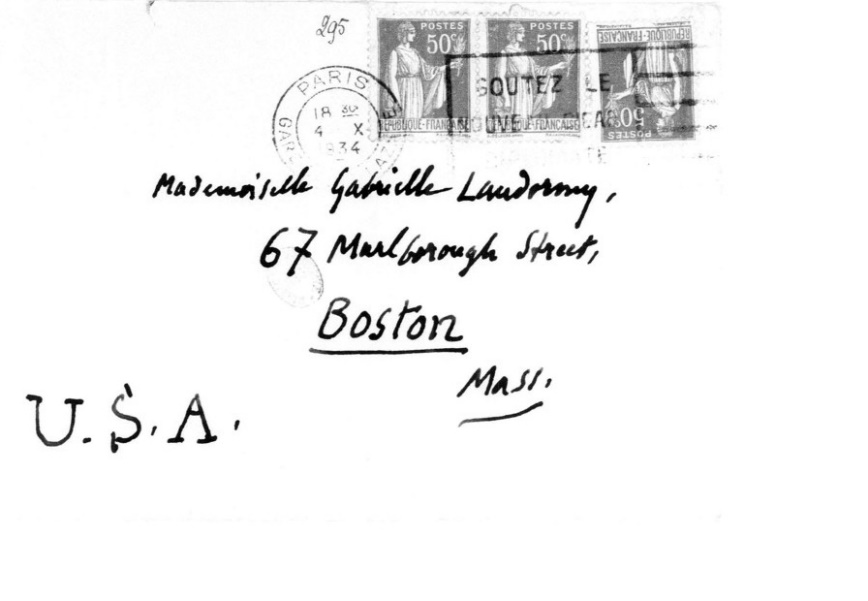
9 septembre 34, le Pouldu.

J’ai encore bien mal aux mains. Avec grande émotion, j’écris de nouveau l’adresse à Boston. Je ne comprends rien à tes mouvements. J’avais cru que tu étais pour longtemps à Paris avec tes Américains. Je ne suis pas curieux, mais je le serais bien un peu là-dessus. Peu importe. Je me réjouis du 89 de la rue de Vaugirard (je cherche à deviner où c’est) et de la situation qui s’offre ; cela ne m’étonne pas ; c’est bien toi ! Cela me ferait bondir de joie si je pouvais bondir. Mais je me sens toujours fauché. Je crois bien que c’est l’âge. Chacun a ses misères. Mais sois tranquille je ne tomberai pas dans la tristesse. Et ton invalide ira manger le lapin aux pommes de terre. Je sais bien que tu me pardonneras tout, absolument comme moi à toi. Et je ne veux même pas penser à ces choses-là. Discuter serait odieux. Et puis ce n’est plus le temps, car je me sens déporté très vite vers un état d’où je verrai toutes choses d’un autre œil. Bien heureux d’avoir de beaux souvenirs. Pourtant je compte encore beaucoup sur le médecin masseur qui doit me reprendre en octobre et peut-être avant. Mais toujours est-il qu’il n’a pas encore réussi. Il est entendu que tout çà n’est pas dangereux ; alors ne te fais pas de souci et pense à ton Dick avec indulgence. Et moi je berce ta tête dorée sur mon épaule…

Ton ALAIN et ton Dick

# 4 octobre 1934

NAF 14234/293 (503)



Le 14 octobre 1934.

Chérie, je trouve que ton écriture n’est pas si mauvaise. J’ai ta lettre par *Mauritania*. Je n’y trouve que tendresses, comme d’habitude, et je suis bien de ton avis quant à l’infirmière du corps et de l’âme. Mais il faut se tirer d’affaire faute de conditions parfaites. Je sens vraiment ce que tu dis du Vésinet (non sur cave) et je cherche à limiter ces inconvénients. Mais surtout il faut que j’aille mieux ; c’est un cercle. Mon médecin masseur a repris le traitement ; il me promet guérison entière ; il est sûr que les jambes vont bien mieux ; mais les poignets sont terribles. Je ne pense pas retourner à Paissy, retenu ici par le traitement. Je reçois des lettres sévères. Je ne m’y habitue pas… Il est certain que si je n’étais encouragé je me résignerais à être demi-perclus. C’est tellement ennuyeux de se soigner. Mais le plaisir d’écrire subsiste. Stendhal n’est pas pour demain et Balzac n’est pas fini. Quant à la conférence, elle n’est pas possible avec l’état actuel. Je n’ai rien décidé. Tu sais que je n’aime pas beaucoup cela. Assez. Mon poignet se plaint. Bonjour ma petite Place Vendôme… sur mon cœur repose-toi. Les vieux chevaux sont solides.

Ton ALAIN et ton DICK

# 16 octobre 1934

NAF 14234/296 (505)

Paris le 16 octobre 34.

Chérie, je viens de l’AK. Ils s’étaient déjà occupés du virement, mais sans résultat, à cause d’une erreur de lecture *Telliet*. Mais avec *Pelliet* ils vont réussir, et le virement sera fait sans que je m’en occupe autrement. Ne me remercie pas pour ces petits soins, ce n’est rien.

Tu dois avoir des nouvelles, car j’ai répondu sans tarder à ta précédente lette, comme je fais à celle-ci. Les nouvelles sont bonnes ; le progrès est sensible malgré des retours, et je vois que ce médecin va achever de me guérir, comme il me l’avait promis. Les jambes sont presque normales. Les poignets ont encore de l’aigreur, de douleurs fulgurantes pour certains mouvements ; mais le mieux est très sensible.

Je pense à toi plus que tu ne crois, quoique je n’en sois pas encore revenu aux fumées de pipe, qui font rêver. Je te vois franchissant l’Océan à grandes jambes dans un sens, dans l’autre ; ce qui te désennuie un peu de ton métier, que tu fais si bien (ce qui ne m’étonne pas) mais qui n’a rien d’agréable. J’aime mieux cette Place Vendôme qui t’est à peu près promise, et ce 89 de la rue de Vaugirard (si je me trompe redis-moi le numéro).

Non je n’ai pas encore promis de cours à Sévigné ; en réalité les attaques de vertige de l’an dernier m’ont enlevé la confiance pour ce genre de travail. Car l’enseignement m’a toujours fait tourner un peu ; et maintenant je sais mieux où cela peut aller.

Pour le moment, je songe surtout à guérir jambes et poignets. Et j’ai horreur de ces gens qui me harponnent sous prétexte de rentrée. Que je reprenne d’abord mes habitudes ici ! Je m’arrête, car le poignet réclame. Au fond je n’ai pas tant changé. Simplement je me suis habitué à un certain vide ; mais j’aimerais mieux autre chose. Oui ta tête sur mon épaule ! Une ancienne confiance ne s’use pas.

Ton ALAIN et ton Dick

Au Pouldu il y a des coins où certains vers me reviennent par morceaux…

# 30 octobre 1934

NAF 14234/298 (507)

Paris, 30 octobre 34

Chérie, je crois t’avoir répondu assez sur le virement ; je m’abstiens de toute démarche. Je répondrai seulement, s’ils s’adressent encore à moi, qu’on est à la recherche du renseignement. Mais il est plus probable que le virement est fait. Il y avait fausse orthographe du nom Peillet. Je t’envoie des nouvelles, et ce n’est pas fameux. Les douleurs dans les poignets (avec enflure) ne cessent guère. Le médecin dit qu’elles devraient bientôt partir etc. etc. Tu connais le refrain. Hélas de mon côté je me demande si ton abcès va bientôt te laisser tranquille. Trop de mauvaise chance tout de même. Au lieu que moi j’ai toujours eu des douleurs, et j’arrive à l’âge où on ne guérit guère. Mais enfin tel que je suis-je t’envoie mes tendres vœux, d’un poignet peu sûr. Tâche d’avoir un peu de sérénité. Nous avons fini par gâcher nous-mêmes un bonheur incomparable. La sombre couleur a commencé pour moi quand tu es partie au-delà de l’Océan. Tout le reste devait aller mal. Mais enfin le bonheur qu’on a eu rien ne peut le détruire. Ton Dick tout craquant et endolori console ta tête…

Ton ALAIN et ton Dick

# 3 novembre 1934

NAF 14234/300 (509)

Paris le 3 novembre 1934

Chérie, tu verras à l’écriture que les poignets ne vont pas encore très bien. Il est vrai que le temps est affreux. J’ai ta lettre par l’*Europa*. Cette affaire de virement n’est pas encore claire pour moi, mais je peux t’affirmer que c’est bien de celui de 750 frs qu’il est question. Le fait est que je n’ai rien signé ; et cela je ne l’ai pas compris. La sagesse est d’attendre qu’on t’ait rendu compte au moins du premier virement. À ce moment-là j’irai voir ce que devient le second.

J’ai noté le n° 89 et j’ai rêvé au lapin aux pommes de terre. Je suis bien loin de ce temps-là par les jambes qui sont terriblement rouillées. Et cependant le médecin m’affirme que je serai guéri complètement ! Je veux bien…

Actuellement je ne me trouve pas en état pour les cours ; mas je peux toujours me décider. Je ne crois pas que j’en aie grande envie. J’aime mieux écrire que parler. Mais il s’agit de guérir si on peut. Je pense aussi à la pipe, mais je m’en tiens à la pensée. On se résigne. Enfin au total les nouvelles sont bonnes. Il n’y a plus d’enflure qu’aux poignets. J’ai vu ma sœur aujourd’hui. Oui je soigne ta tête d’or et je te berce et je te souris.

Ton ALAIN et ton Dick

# 16 novembre 1934

NAF 14234/303 (512)

Le 16 novembre 34

Chérie, je t’envoie un reçu sans importance, je m’excuse de mon dernier mot, greffé sur Levasseur, et je te rappelle qu’il attend ta signature pour conclure. Le temps ici est affreux, et pourtant je ne suis pas mécontent de mes jambes, qui ont monté les trois étages sans y faire attention. Le progrès est indéniable. Seulement les poignets sont toujours en colère. Il dit que c’est la fin, et il assure qu’il me débarrassera complètement. Que faire ? Je le crois. Je me figure que tu as déjà froid dans ce dur pays. Neige et glace peut-être. Cette idée me rappelle tant d’autres soucis que je lançais par-dessus l’Océan. L’âge éteint les soucis. Mais tu es toujours *toi*. J’ai revu ma sœur, qui est assez solide pour ses 72. J’écris toujours un peu. Mais malgré tes encouragements (je te reconnais bien) je secoue les oreilles devant la grande salle. Ta tête dorée sur mon épaule. Quelles rêveries folles !

Ton ALAIN et ton Dick

# 27 novembre 1934

NAF 14234/306 (515)

Le 27 novembre 1934

Chérie pardonne-moi de t’écrire d’affaires, quand j’ai tant de peine de te savoir encore malade. Mais peut-être est-ce fini ? Quelles longues et dures épreuves !

Comme tu pensais

1° Le virement de 1500 frs a bien été fait au profit de Peillet Crédit Lyonnais Brest

2° J’ai fait faire aujourd’hui un virement de 750 au profit du même.

C’est donc réglé. Hélas ! Nos comptes avec le malheur le seront-ils jamais ? Est-ce maintenant la suite de l’abcès dont tu te plaignais ? Oui sans doute.

Et moi je puis à peine écrire. Et chaque matin la mise en marche est difficile. Le médecin est assuré (dit-il) de fonctionnement très vigoureux du foie ; d’où il conclut qu’enflure et douleurs vont disparaître.

J’ai reçu de Jeanne cette racine venue sans doute d’Amérique. Je l’essaierai sans grand espoir, parce que le traitement local réussit aisément mais n’avance pas. Même pour une main cela court du poignet à la paume, du pouce aux doigts et à l’autre poignet etc. Je me résigne à moitié ; C’est l’âge ! Mais je me soigne. Je te berce sur mon épaule, pauvre tête éprouvée. Je voudrais te guérir.

Ton ALAIN et ton Dick

# GAbrielle à Alain, 4 décembre 1934

Don Landormy

5 décembre 1934[[1]](#footnote-2)

Ami de mon cœur,

J’ai beau être certaine que mon pirate robuste comme il est, vaincra son mal si il est bien raisonnable ; je ne peux empêcher l’inquiétude des longs et terribles jours sans rien savoir de tes souffrances. Je sais que tu es entouré de tous les soins les plus tendres, je me le répète… je sais que les troubles venant de ton oreille gauche, doivent être bien pénibles et le régime sévère est très important. Tu ne m’as pas dit si le docteur avait songé à faire l’analyse de ton sang, cela me semble de toute nécessité, pour s’assurer du parfait fonctionnement des reins, qui amènent dans le cas contraire une gêne du sang, ce ne serait qu’une question de régime qu’il ne faut pas négliger. Mais je dis cela et sans doute tout a été fait.

Pourquoi t’être acharné au travail comme tu l’as fait ? Et ce malaise que tu as eu à l’hôtel au Pouldu, était  ~~le commencement de tout cela sans~~ doute comme un petit empoisonnement. T’es-tu seulement bien remis de cela ?

Courage mon Dick, tu en sortiras bientôt. Ne te fatigue pas. Ne pense pas. Si tu peux fais-moi parvenir seulement par un mot de tes nouvelles le plus souvent que tu le pourras. Rappelle-toi : de loin comme de près tous les jours et toujours, voilà ta vraie Gabrielle. Elle n’a pas compris ce qu’on lui a fait, elle ne cherche plus. Elle veut seulement que tu ne te tracasses pas et elle demande pardon même pour le mal qu’elle a fait si involontairement.

Guéris-toi cher bien-aimé, que je berce de tout mon amour, de toute ma tendresse ~~seulement~~ en te regardant longuement pour que tu lises mieux en moi ce que les mots ne te diront jamais assez.

Ta.

# 19 décembre 1934

NAF 14234/308 (518)

Le 15 décembre 34

Ma chérie, je n’écris que des petits mots. (J’ai ta lettre par *Berengaria*). Aujourd’hui j’écris péniblement. En pleine rechute ces jours-ci ; mais je ne puis qu’avoir bon espoir devant ce que dit le médecin… Je ne demande qu’à espérer, et je n’ai pas de noires pensées. Pour les cours j’ai des opinions assez obstinées. Il faut laisser la place à ceux qui suivent etc.

En effet j’ai honte (pour rire) de ce n° 73 que je ne t’ai même pas envoyé. Je trouve que tu donnes du courage ; c’est donc que tu en as encore. Mais quelles épreuves !

La racine ! Je lui raconterai des blagues. Je suis mon médecin. Il commence dans huit jours le remède dernier (les glandes, formule à lui) attendu dit-il qu’il n’y a plus d’eaux et que le foie n’en fait plus.

Guéris-toi et fais comme moi, espère. Sur ton cœur

Ton ALAIN et ton Dick

# 29 décembre 1934

*Id.*

Samedi 29 décembre 34

Chérie, j’ai ta lettre par *Albert Bellin*. Je t’envoie moi aussi mes vœux de janvier. Merci pour les tiens. Çà ne va pas fort. Le poignet résiste quand j’écris. Pour les jambes elles ont été détestables toute cette semaine. C’était la première semaine d’un remède à trois glandes TSH (thyroïde, surrénale, hypophyse). Le médecin que j’ai vu hier m’a fait cesser le remède pour huit jours ; car il n’est pas impossible que ce remède très énergique ait réveillé les douleurs. Aujourd’hui cela va un peu mieux pour les jambes. Mais tu n’as pas idée des douleurs des poignets et des mains. Ou plutôt si ; tu sais très bien ce que c’est.

Je travaille autant que je peux pour ma politique (la tienne !). Mais, hors écrire, que puis-je ? Je crois pourtant comme toi que ce médecin me débarrassera ; il dit que dès maintenant il n’y a plus d’eaux nulle part, et que le foie va parfaitement. J’aime mieux espérer que ne pas espérer. Balzac arrive en épreuves ces jours-ci, Stendhal est annoncé en épreuves pour janvier (cette dernière édition est classique et illustrée. C’est ignoble ! Je l’ai fait pour Lalou mais on ne m’y reprendra plus). Pardon pour l’écriture. Bonne année pour les deux victimes, s’il se peut. Le bon temps d’autrefois est réel ; on ne peut pas nous l’enlever. Je console ta tête d’or sur mon épaule.

Ton ALAIN et ton Dick

1. Date au crayon [↑](#footnote-ref-2)